

LE DEVOIR

LIBRE DE PENSER

Beckett et les antihéros

«Abîmés» propose une lecture multidisciplinaire de quatre courtes pièces du dramaturge

1 octobre 2016 | [Marie Labrecque](#) - Collaboratrice | [Théâtre](#)



Photo: Pedro Ruiz Le Devoir « Tout le monde peut s'identifier à la solitude, à des moments de perte de contrôle », croit Catherine Bourgeois.
Théâtre

Abîmés

Textes : Samuel Beckett, mise en scène : Catherine Bourgeois, production : Joe Jack et John. Du 4 au 22 octobre, à la salle Fred-Barry.

Après plusieurs créations performatives centrées sur des questions sociales, la compagnie Joe Jack et John, dirigée par Catherine Bourgeois, ose une première oeuvre de répertoire : quatre courtes pièces de Samuel Beckett, écrites entre 1970 et 1985, regroupées sous le titre *Abîmés*. Un choix audacieux qui, selon la metteuse en scène, va pourtant de soi. Son intuition s'est d'ailleurs confirmée : en France, a-t-elle appris depuis, plusieurs troupes ayant un mandat similaire à la sienne, c'est-à-dire qui travaillent avec des interprètes présentant « *une déficience ou un trouble de développement* », montent le dramaturge irlandais.

« *Beckett a développé des personnages anonymes souffrants, esseulés, enfermés. J'y vois un lien avec mon intérêt pour les castings d'antihéros.* » Vrai que les personnages handicapés ou présentant des limitations physiques ne manquent pas chez l'auteur de *Fin de partie*. Catherine Bourgeois estime aussi que, dans une société valorisant la productivité, la place des personnes handicapées peut nous bousculer dans nos valeurs. Et qu'on tend à projeter sur eux un désespoir, une interrogation sur l'absurdité de l'existence. « *Ces questionnements sont présents aussi dans l'oeuvre de Beckett : qu'est-ce qu'on attend, à quoi sert la vie ?* »

C'est d'abord son envie de travailler avec certains interprètes qui a orienté le choix des dramatiques. « *La facilité quand on fait du théâtre de création en collectif, c'est que les personnages émergent en répétition, et qu'ils sont souvent collés sur les capacités de l'interprète. J'avais ce souci de trouver des textes qui pouvaient coller à la peau de mes acteurs.* » Une distribution marquée par la diversité, comme elle les aime : Marc Béland, Guillermina Kerwin, Michael Nimbley et Gabrielle Marion-Rivard. La pièce *Pas*, au parcours très chorégraphié, siérait ainsi à la rayonnante vedette du film *Gabrielle*, qui a un don « *pour apprendre de longs textes* » et qui a fait des spectacles de gigue contemporaine.

Michael Nimbley, avec qui la metteuse en scène collabore pour une quatrième fois, prête sa présence « *unique* » au rôle muet de *L'impromptu d'Ohio*. « *Je pense que Michael est né pour jouer du Beckett. Il a cette charge du présent, de l'ici-maintenant. Ce gars-là me jette à terre lorsqu'il est sur scène.* » Au dire de la créatrice, la chimie a pris entre

les quatre comédiens, « *choisis parce qu'ils me bouleversent* », dont aucun n'avait jamais touché au théâtre de l'auteur d'*En attendant Godot*.

Une approche humanisée

La sélection des oeuvres, qui inclut aussi *Quoi où* et *Souffle*, relève également d'un désir d'explorer certains thèmes : « *l'isolement, l'enfermement, la folie. Et notre finalité, la mort qui s'approche. Même si ce ne sont pas des sujets d'actualité concrète, il y a là une résonance sociale, d'ordre philosophique. Tout le monde peut s'identifier à la solitude, à des moments de perte de contrôle* ».

La conceptrice de *Je ne veux pas marcher seul* tente de s'éloigner d'une vision purement formelle. « *Il y a un cliché autour de certaines oeuvres de Beckett, parce que les personnages sont un peu désincarnés. Moi, je l'approche avec une certaine humanité. Sans tomber dans l'interprétation psychologique, on essaie de donner chair à ces personnages-là.* »

En même temps, cette artiste formée en scénographie, qui prend plaisir à travailler, pour une fois, sur un texte déjà écrit, a pu s'éclater davantage dans la conception visuelle. Elle a par exemple décidé de traiter *Souffle* — une « *virgule dramatique* », selon l'appellation de l'auteur, qui se résume à une didascalie : éclairer un détrit, sur fond sonore d'inspiration/expiration — uniquement par le truchement de la vidéo. Afin d'illustrer comment « *chaque souffle nous rapproche de notre mort* », la metteuse en scène a photographié à intervalles réguliers des éléments organiques se décomposant. Elle met en outre en avant un travail pictural autour de la lumière, un élément majeur qui entre en dialogue avec les acteurs.

« *Beckett ne fait pas des propositions faciles. Le défi, c'est que ça ne devienne pas juste conceptuel, clinique, que le spectacle reste vivant.* » Cet univers est très encadré : qui monte Beckett aujourd'hui n'a pas le choix de rester fidèle aux indications scéniques très précises de l'auteur, une volonté stipulée dans son testament. « *La succession est assez insistante là-dessus. Ça été quelque chose, de négocier les droits.* » Catherine Bourgeois parle d'une « *petite mésentente* » : les ayants droit auraient compris qu'elle voulait travailler avec des interprètes physiquement handicapés, ce qui aurait contrevenu à certaines directives scéniques.

La créatrice entend pourtant « *jazzier* » sa production, d'emblée destinée au public de Fred-Barry, avec son fort taux d'adolescents. « *L'idée initiale, c'était qu'il y a moyen de faire quelque chose de tripant avec Beckett. Parfois, on monte cet auteur dans une vision froide, austère. Et les jeunes se disent : mon Dieu, c'est poche, le théâtre....* » Rendez-vous ici plutôt avec un Beckett « *à la sauce Joe Jack et John* », une lecture contemporaine, multidisciplinaire et performative.



Catherine Bourgeois

Éloge de la diversité

Luc Boulanger La Presse Édition du 4 octobre 2016

Lorsqu'on demande à la cofondatrice de Joe Jack et John si, en 2003, elle était en avance sur son époque en donnant à la compagnie le mandat d'un théâtre inclusif et prodiversité, elle répond... non. C'est plutôt le milieu qui était en retard... « Pour moi, ça n'a jamais été un défi, l'inclusion. Plus il y a de la diversité autour d'une table, plus je trouve ça intéressant et stimulant. »

La metteuse en scène Catherine Bourgeois admet que le Québec était sans doute trop occupé à mener d'autres batailles identitaires, car notre culture est plus fragile que d'autres. Toutefois, elle croit que les choses évoluent, et qu'on n'a plus de préjugés – sur sa démarche artistique – lorsqu'on sait qu'elle collabore avec des acteurs professionnels ayant une déficience intellectuelle, issus de l'immigration, ou encore des deux solitudes.

En 13 ans et sept spectacles, Joe Jack et John a fait son petit bonhomme de chemin en mettant en vedette des interprètes souvent perçus comme marginaux ou antihéros dans notre société de compétition et de perfection.

Cette semaine, Catherine Bourgeois se penche pour la première fois sur une œuvre du répertoire en montant *Abîmés*, quatre courtes pièces de Samuel Beckett.

« Le choix de Beckett allait de soi, dit-elle. Depuis mes débuts, je m'intéresse à la figure de l'antihéros. Et Beckett a créé une panoplie de personnages anonymes et plus démunis les uns que les autres. En observant un acteur handicapé sur scène, on a généralement tendance à lui attribuer une charge de désespoir [et de courage] devant l'adversité. Autant de traits qui caractérisent les personnages beckettians coincés dans un monde absurde. »

Catherine Bourgeois dirige Marc Béland, Michael Nimbley, Guillermina Kerwin et Gabrielle Marion-Rivard, vedette du film *Gabrielle* (2013) de Louise Archambault.

Jusqu'au 22 octobre, à la salle Fred-Barry

Ce texte provenant de La Presse+ est une copie en format web. Consultez-le gratuitement en version interactive dans l'application La Presse+.

LE HUFFINGTON POST

«Abîmés»: Samuel Beckett en quatre courtes pièces

Par Marie-Claire Girard 07/10/2016

C'est la mise en scène de Catherine Bourgeois qui, d'après moi, rend [Abîmés](#), ce collage de courtes pièces de Samuel Beckett présenté au Théâtre Denise-Pelletier aussi intrigant. Dans cette constatation du vide de l'existence et de l'horreur de la condition humaine se glisse avec les références visuelles une tentative d'explication, ou du moins le désir de rendre plus accessibles ces textes noirs issus d'un souterrain littéraire qui conduiront son auteur au Prix Nobel de littérature en 1969.

L'identité, la parole, l'amour, tout disparaît dans cet univers. Catherine Bourgeois l'illustre avec des projections en arrière-scène où une poire, un lys et une souris, vivent, meurent et se décomposent sous nos yeux. Ce qui n'est pas sans rappeler ces *Vanités* très populaires dans la peinture du 17^e siècle où les natures mortes, accompagnées d'un crâne, évoquaient le temps qui passe, la fragilité humaine et la futilité de toutes choses. La conception vidéo et, je présume, les éclairages de Jean-François Boisvenue sont éloquentes : un pinceau sur verre magnifié qui révèle ou oblitère l'espace dans lequel évoluent les comédiens. La voix de la mère s'adressant à sa fille, dans le premier texte, qui n'est qu'une espèce de filament projeté, mais qui m'a fait penser à l'hélice de l'ADN, mais plus tordu, simplifié, à bout de souffle dirait-on.

Les comédiens évoluent dans ce no man's land, en dehors de tout, ignorant du lieu où ils se trouvent. Dans *Quoi, où*, on croit comprendre que des gens en torturent d'autres pour leur faire avouer on ne sait trop quoi, ou où. Mais un porte-voix sur la scène fait recommencer leurs dialogues, comme si ce porte-voix était le metteur en scène de nos vies et qu'il tentait d'obtenir une meilleure performance de notre part. Le problème, bien sûr, c'est qu'il n'y a pas de répétition, nos vies ne sont pas du théâtre, hélas, et on ne peut pas faire mieux lors de la prochaine représentation parce qu'il n'y en a qu'une seule.

Et ces comédiens apportent ce qu'il faut de feinte indifférence et de fausse froideur face à ces textes parfois sibyllins. Marc Béland est le roc de cette production. Il excelle dans ce type de théâtre difficile où rien n'est gagné d'avance et où le spectateur a besoin d'être convaincu. Il est magnifique de présence et de senti dans ces personnages qui feraient tout pour un peu moins souffrir.

Comprenne qui pourra et il n'y a rien. Ces deux phrases se retrouvent dans les textes et résumé, à mon avis, tout Samuel Beckett. Si cela peut rassurer les étudiants à la mine épouvantée qui assistaient à la représentation. Pour le dramaturge, la vie est ennuyeuse et inutile, vaine et vide de sens, et il ne sert à rien d'essayer d'en trouver, du sens. J'ai déjà lu quelque part que Beckett écrivait en français parce qu'il ne voulait mettre aucune signification dans ses textes, tentation qui aurait été forte s'il avait écrit dans sa langue maternelle. L'ironie de la chose est que, évidemment, il a été considérablement interprété, étudié, secoué dans tous les sens pour, justement, trouver ce qu'il avait à nous dire.

Une heure de Beckett, c'est très bien. Car c'est un univers tellement noir, glauque et désespéré qu'un plus long laps de temps passé en sa compagnie pourrait nous donner le goût d'aller nous jeter en bas du pont. Mais ce n'est pas une mauvaise chose, de temps à autre, d'être confronté et de se retrouver au bord de l'abîme des grandes questions. Pourquoi, nous demandons-nous? Parce que, répond Beckett.

(théâtre)



Critique par Sara Thibault 11-10-2016

Pour sa nouvelle création, la compagnie Joe Jack et John s'attaque pour la première fois à une œuvre de répertoire en montant *Abîmés*, qui rassemble quatre dramatiques de Samuel Beckett écrits entre 1970 et 1985 : *Pas*, *Souffle*, *Quoi où* et *L'Impromptu d'Ohio*. On associe habituellement le dramaturge d'origine irlandaise au théâtre de l'absurde et à la difficulté de vivre avec le poids de l'existence. Toutefois, beaucoup d'humour se dégage de ses pièces qui mettent en scène des anti-héros sans véritable personnalité, qui apparaissent et disparaissent sur scène comme des spectres.



Crédit photo : Frédérique Ménard Aubin

Depuis 13 ans, la metteuse en scène Catherine Bourgeois prône un théâtre performatif et inclusif mettant en vedette des distributions atypiques. Elle aime travailler avec ses acteurs comme avec des matériaux bruts et elle prône un jeu naturel où l'accident et l'imparfait ont leur place. Pour elle, les comédiens vivant avec un handicap déjouent les codes du théâtre et font preuve d'une candeur et d'une spontanéité naturelles que les acteurs habituels arrivent difficilement à reproduire. C'est sans doute pour cette raison qu'elle multiplie les collaborations avec certains artistes au fil de ses créations. C'est le cas de Michael Nimbley, qui en est à sa quatrième production de Joe Jack et John, et dont la simple présence en scène est bouleversante. Dans *L'Impromptu d'Ohio*, c'est lui qui rythme et orchestre le monologue du « Reader » interprété par Marc Béland. Celui-ci lit une histoire à voix haute, alors que Michael Nimbley, dans le rôle du « Listener », frappe la table avec sa main pour l'obliger à ponctuer sa lecture, à répéter certains passages ou à attendre son signal pour poursuivre sa lecture.

La comédienne Gabrielle Marion-Rivard est étonnante dans *Pas*, pièce dans laquelle elle marche inlassablement d'un bord à l'autre de la scène en adressant ses doutes et ses angoisses à sa mère. C'est par l'usage de la vidéo que ce personnage secondaire est représenté, alors qu'un filament noir projeté au fond de la scène oscille pour accompagner une voix hors champ qui se fait entendre. C'est aussi la vidéo qui subdivise l'espace scénique, alors que de larges traits noirs se tissent entre les personnages, sur le sol comme au mur, afin d'accompagner les acteurs dans leur performance. Le travail vidéo de Jean-François Boisvenue est également au cœur de la pièce *Souffle*, qui consiste en une « virgule dramatique » muette de 24 secondes consistant à éclairer un détritrus sur un fond sonore composé de bruits de respiration. Chacune des autres pièces est entrecoupée d'une vidéo montrant le processus de décomposition d'un corps organique (un lys, une poire et une souris), rappelant du même coup aux spectateurs qu'ils sont tous destinés à ce même sort.

En rassemblant ces quatre courtes pièces de Beckett, Catherine Bourgeois prouve que certains sujets universels se passent de mots pour être ressentis et compris par tous, et que rarement un théâtre aura fait autant réfléchir que celui de Beckett.

Beckett en quatre temps

Par [Chloé Ouellet-Payeur](#) le 7 octobre 2016 [Théâtre / Cirque](#)

Chloé Ouellet-Payeur

« J’ai pas compris ce qui s’est passé. C’était quoi l’histoire? », a demandé un jeune spectateur à son ami, à la sortie du théâtre Denise-Pelletier où était présentée la première d’*Abîmés* – quatre courtes pièces de Samuel Beckett.

Dans ce spectacle monté par la compagnie Joe Jack et John, chercher « l’histoire » littéralement énoncée sur scène ne vous aidera probablement pas à en tirer une expérience riche. Je crois d’ailleurs qu’il en est de même pour la plupart des œuvres scéniques contemporaines : se raccrocher à « l’histoire » n’aide que rarement à comprendre les enjeux présents dans un spectacle vivant. Si on essaie de lire celui-ci comme on lit un roman, on rentrera chez soi confus. On passera certainement à côté de l’essentiel. C’était d’ailleurs flagrant dans le cas de cette œuvre-ci, puisqu’elle remontait des pièces que l’on associe au théâtre absurde, par Samuel Beckett.

Pour les spectateurs avertis, qui connaissaient déjà le mandat de la compagnie de théâtre de création Joe Jack et John, certains enjeux se manifestaient avant même que ne débute le spectacle. La simple existence d’une œuvre avec une démarche aussi marginale lui donnait déjà une grande valeur. Depuis treize ans, Joe Jack et John engage entre autres des interprètes ayant une déficience intellectuelle. Suivant une démarche inclusive, la compagnie prône une diversité des réflexions au sein de son équipe. Elle met en scène des gens souvent mis en marge de la société pour donner vie à des pièces de théâtre multidisciplinaires présentant « la figure de l’antihéros ». Plutôt que de pointer du doigt le handicap de certains interprètes et d’en faire un cas, chacun est utilisé pour son plein potentiel expressif. On a pu y apprécier le travail des interprètes Marc Béland, Guillermina Kerwin, Gabrielle Marion-Rivard, qu’on a d’ailleurs vue dans le célèbre film *Gabrielle* en 2013, et Michael Nimbley.

Ce spectacle était en soi un fort paradoxe. On a assisté à la recréation de pièces d’un auteur extrêmement contraignant, par une compagnie de création qui prône la diversité. Pour Joe Jack et John, qui ne travaille habituellement pas à partir de textes préexistants, il s’agissait d’ailleurs d’une première œuvre de répertoire. Catherine Bourgeois, cofondatrice de la compagnie, en signait la mise en scène ainsi que la scénographie, deux chapeaux qu’elle a su porter avec originalité et justesse. Elle a expliqué, lors de la discussion avec le public, qu’elle s’est intéressée à Samuel Beckett entre autres parce qu’il a dédié une grande partie de sa dramaturgie à des personnes en marge de la société. Elle y a vu une similarité avec la mission de Joe Jack et John ainsi qu’avec le type de distribution qu’elle préconise dans sa compagnie.

Les pièces remontées n’étaient pas parmi les plus connues de Beckett. À la suite d’un prologue, on a vu les pièces *Souffle*, *Pas*, *Quoi où* et *Impromptu d’Ohio*. *Souffle*, recréée différemment à trois reprises lors du spectacle, est une pièce de 25sec dont l’unique texte est, comme le dit le titre, un souffle. Chacune de ces pièces était déjà, à la base, assez courte et singulière.

On nous a offert différentes couches de paradoxes, se mêlant étrangement bien aux pièces de Beckett pour en faire ressortir l’absurdité d’une manière nouvelle. Des choix de mise en scène originaux ont su mettre de l’avant ces paradoxes pour en faire une pièce riche et vibrante. Des personnages s’isolaient, se dédoublaient, créant des décalages qui font réfléchir, rire, ou pleurer.

« L'acteur, il s'est fait payer pour faire ça? Moi aussi, j'aurais pu le faire! », dit un jeune spectateur à son ami, après le spectacle.

Voilà le type de commentaire que l'on fait aussi lorsqu'on voit un tableau abstrait pour la première fois. Des lignes mal dessinées sur un fond blanc, j'aurais pu faire cette « œuvre » moi-même. Bien que de telles réactions me choquent, elles ne sont pas étonnantes de la part de spectateurs mal informés au sujet du spectacle auquel ils venaient d'assister.

Quand un artiste s'exprime, dans un désir de partage, il n'essaie généralement pas de montrer sa virtuosité, de prouver qu'il est bon. Il essaie surtout, en toute humilité, d'exprimer quelque chose de plus grand que lui. On apprécie qu'*Abîmés* nous ramène, avec une création scénique humble et juste, à l'absurdité de notre condition humaine, comme a su le faire le fameux Beckett dans son œuvre du XXe siècle. Présenté à la salle Fred-Barry du théâtre Denise-Pelletier jusqu'au 22 octobre, je vous conseille fortement d'aller voir ce spectacle dont la démarche est des plus inspirantes.



Critique Publié le 7 octobre 2016 @ 17h53

Rédaction [Gilles G. Lamontagne](#) Critique théâtre, danse, classique

Abîmés de Beckett à Fred-Barry | L'art de dire les mots muets

Chez Samuel Beckett, chaque mot autant que chaque silence et chaque regard sont lourds de sens, même quand ils paraissent ne pas en avoir. Cet Irlandais qui vivait en France et écrivait directement en français figure parmi le cercle restreint des plus importants dramaturges du XXe siècle, toutes origines confondues. Mais, il n'y a qu'un seul Beckett, celui qui encore aujourd'hui fait réfléchir au sens à donner à quelque chose ou à rien, ce qui pour lui revient au même.

Catherine Bourgeois, avec beaucoup de finesse et d'adresse, a conçu et mis en scène un non-spectacle intitulé *Abîmés*, objet théâtral échappant à toute définition, présenté jusqu'au 22 octobre à la Salle Fred-Barry du Théâtre Denise-Pelletier. Qui sont ces abîmés, par quoi le sont-ils, pourquoi le sont-ils, pourquoi ne le seraient-ils pas?

À l'évidence, nous ne le saurons pas, sinon que les quatre courtes pièces de Beckett réunies sous ce vocable sont *Souffle*, *Pas*, *Quoi où* et *Impromptu d'Ohio*. Quatre « dramaticules » par celui qui n'a eu de cesse tout au long de son œuvre d'attendre Godot de géniale façon.

Lui qui en fit la démonstration dans *Le Dépeupleur*, entre autres, en parlant ainsi de l'espace: « Assez vaste pour permettre de chercher en vain. Assez restreint pour que toute fuite soit vaine ».

Ils sont quatre comédiens sur la scène immaculée de Fred-Barry, dont Gabrielle Marion-Rivard (celle du film) qui brûle les planches avec beaucoup d'aplomb. Depuis sa fondation en 2003, la compagnie de Catherine Bourgeois – Joe Jack et John –, donne une place à des acteurs ayant une déficience intellectuelle en les entraînant dans des aventures aussi atypiques qu'heureuses.

Marc Béland, aussi de cette distribution, est celui dont la prestance en impose le plus, mais tout naturellement, sans faire ombre à quiconque. Il faut le voir, avec son énorme bagage d'acteur accompli, devenir le Lecteur saccadé dans *Impromptu d'Ohio*, en synergie parfaite avec l'Entendeur que défend habilement Michael Nimbley. Ou encore dans son personnage de Bam pour *Quoi où*, dont les trois autres sont Bim, Bem et Bom.

Abîmés doit sa réussite en bonne partie aussi grâce à la surprenante « table lumineuse » de Cédric Descamps qui crée en direct, placé juste en retrait de la scène, des effets d'éclairages et des jeux d'ombres aux formes étranges qui se meuvent selon les déplacements des acteurs.

Il utilise même un pinceau et de l'encre noire avec quoi il peint sur sa table lumineuse des formes captées par une petite caméra au-dessus et relayées par le régisseur et concepteur vidéo Jean-François Boisvenue et le directeur technique Francis Vaillancourt-Martin avec son équipe de quatre techniciens à la fine pointe.

Le résultat est stupéfiant d'inventivité, livrant ainsi une enveloppe visuelle des plus originales à ce non-spectacle beckettien dont le seul défaut est d'être trop court.